

**Le traitement de l'hydropisie et des maladies
de la rate et du foie dans une correspondance
germanique du XVI^e siècle.
Autour de Thomas Erastus**

*The treatment of dropsy and of the diseases of spleen
in a Germanic correspondence of the XVIth century.
Around Thomas Erastus*

par Daniel DROIXHE*

Dans son ouvrage, en anglais, de 2017, intitulé ; *Une histoire des soins palliatifs 1500-1970*, M. Stolberg écrit : « La question des soins médicaux destinés à des patients qui n'avaient plus aucune perspective de guérison se présentait principalement dans trois cas de maladies qui faisaient assez fréquemment l'objet d'un diagnostic à l'époque : le cancer, la consommation et l'hydropisie. Pour de bonnes raisons, le cancer était considéré par certains comme la plus terrible de toutes »¹. Stolberg explique que le cancer était principalement considéré comme une maladie féminine par le fait que le diagnostic de la maladie reposait largement sur la palpation, dans les cas de cancer du sein et éventuellement de l'utérus.

Séance du 18 novembre 2022

* 38 rue d'Erquy, 4680 Oupeye, Belgique, daniel.droixhe@uliege.be

La grande historienne américaine N. G. Siraisi a souligné que, dès l'Antiquité, un autre type de palpation pouvait suggérer la présence d'une croissance contre nature et que « l'un des signes d'un apostème dur affectant le foie (abcès, gonflement, tumeur) provenait d'une masse dure sous les côtes, ressentie au toucher »². Les obstructions de la rate et du foie firent l'objet de divers traitements parmi lesquels se signale le recours au *chalybs*, mot latin désignant l'acier ou le fer. On a évoqué ailleurs en quoi consistait ce remède chez des médecins allemands du XVII^e siècle et en particulier chez Johannes Hartmann, auteur d'une *Praxis chymiatrica* de 1633³. Jacques Rouëssé a rappelé comment cette « chimiâtrie » s'est développée en paléononcologie sous la bannière de Paracelse⁴. Hartmann explique de quelle manière il réduit en poudre ou en limaille des feuilles de métal broyées et pilées sur une enclume, avant d'en recueillir une partie sur un couteau et de l'incorporer à une potion ou infusion administrée au malade souffrant d'une obstruction du foie ou de la rate.

Comment des considérations sur la thérapie de telles affections se sont-elles transmises dans une littérature principalement épistolaire du domaine germanique au XVI^e siècle ? Comment s'inscrivent-elles dans le traitement de l'hydropisie, en établissent parfois un rapport virtuel avec celui du cancer ? Tels seront les objets directeurs de la présente enquête.

Erastus et l'hydropisie : généralités (1595)

On détachera en premier lieu un médecin dont la correspondance tisse un important réseau de considérations sur l'objet de cette enquête : Thomas Erastus, né à Bâle en 1524. L'ouvrage que lui a consacré C. D. Gunnoe dispense de fournir une biographie détaillée⁵. Il fut appelé par l'Électeur Othon-Henri de Wittelsbach (1502-1559) pour enseigner à la Faculté de médecine de Heidelberg. Mais le climat religieux avait changé, une dizaine d'années plus tard, quand était monté sur le trône du Palatinat Frédéric III dit le Pieux, profondément calviniste (1515-1576). Celui-ci était partisan du système d'organisation de l'Église diffusé par Calvin sous le nom de « mouvement presbytérien ». L'adoption, en 1570, de ce système qui faisait une plus grande place à la décision individuelle suscita la contestation d'Erastus, qui fut excommunié et perdit sa chaire à Heidelberg. Ceci l'obligea à en trouver une autre dans sa ville natale, où il professa la médecine de 1580 à sa mort, en 1583.

Erastus est surtout connu pour avoir donné en 1572-1573 des *Discussions sur la nouvelle médecine de Paracelse* où il s'en prend, comme dit le titre latin, aux *remèdes superstitieux et aux cures magiques* que préconisait celui-ci⁶.

La thérapeutique de Paracelse restait marquée de spéculations d'ordre religieux et astrologiques que ne pouvait accepter Erastus. En tant que réformateur protestant, celui-ci prônait, comme on vient de le voir, une relative séparation de l'Église et de l'État et une compréhension de la doctrine plus ouverte à la raison. Ainsi, il s'opposait à une conception de l'Eucharistie qui soutenait la présence réelle du Christ dans celle-ci, alors qu'Erastus n'y voyait qu'un symbole. On comprend qu'il l'étrille.

Il traite de l'hydropisie au tome IV des *Discussions* (1573), qui concerne aussi l'épilepsie et l'éléphantiasis, laquelle entretenait dans le *Glaucon* de Galien des rapports particuliers avec le cancer (Fig. 1)⁷. Eraste y débat avec l'élève Furnius, adepte de Paracelse ou qui, du moins, est attiré par sa médecine et qui soumet des objections à son interlocuteur. Les idées

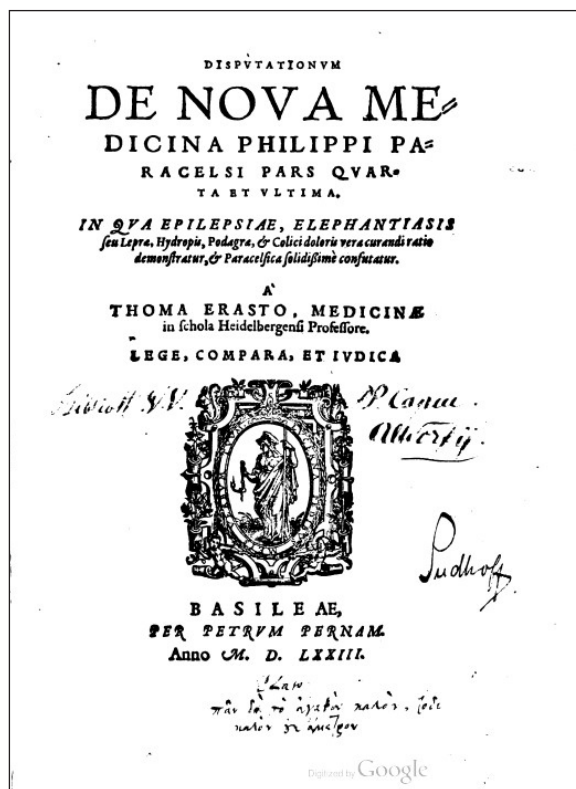


Fig. 1 - Thomas Erastus, *Disputationum de nova medicina Philippi Paracelsi pars quarta et l'tima, Bâle, Per Petrum Pernam, 1573* (Bayerische Staatsbibliothek, Münchener Digitalisierungszentrum Digitale Bibliothek).

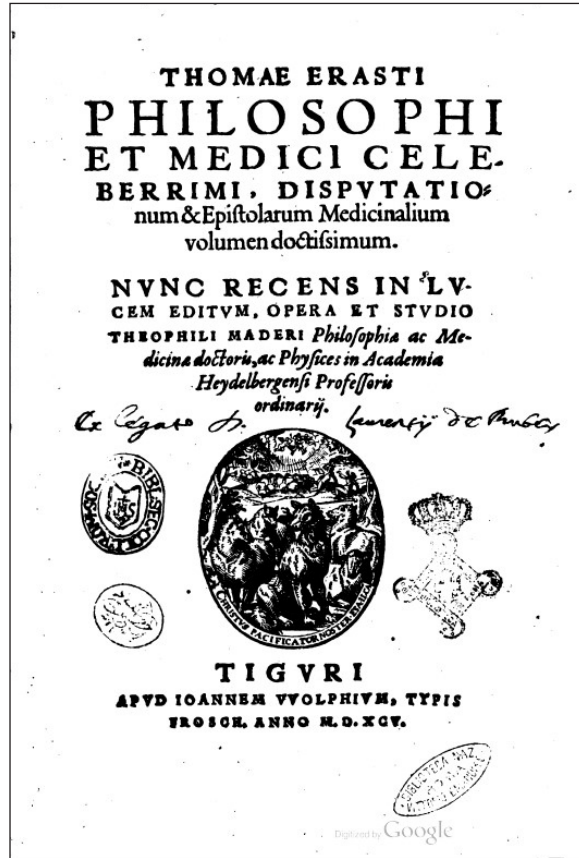


Fig. 2 - Thomas Erastus, *Disputationum et epistolarum medicinalium volumen doctissimum*, Zurich, *Apud Ioannem Wolphium*, 1595 (Roma, *Biblioteca Nazionale Vitt. Emanuele*, n55 4 K 21, ex *Bibliotheca majori Coll. Rom. Societ. Jesu.*)

d'Erastus sur hydropisie donnent lieu à un long développement dans la quatrième partie des *Discussions*⁸. On préfère ici les résumer d'après l'exposé qu'en donne Erastus dans un recueil posthume, en latin, de *Discussions et lettres médicales* paru en 1595 (Fig. 2).

« On appelle hydropiques en général ceux chez qui une tumeur aqueuse se développe dans toutes les parties extérieures ou seulement dans le ventre inférieur, y compris les membres qui en dépendent. De là vient qu'on a l'habitude de nommer vulgairement la maladie *eau entre la peau* » (art. 1)⁹. Formée d'eau ou d'une matière qui se change facilement en substance aqueuse, cette tumeur est provoquée par « un dérangement de la capacité nutritive du foie » (art. 3).

Celui-ci provient d'un refroidissement excessif de l'organe, qui s'explique par trois raisons : « suffocation, épuisement, extinction » (art. 5-8). Chaque processus comporte deux variantes qui mêlent cause et modalité. La *suffocatio* survient de deux manières : par l'abondance des humeurs, notamment celles qui comportent des déchets, et par l'obstruction des vaisseaux. L'*absumentio* consiste dans une évacuation qui est parfois « sensible », comme l'est celle du sang dans les hémorroïdes ou des règles, et parfois « insensible », quand la chaleur naturelle décline par le jeûne, les travaux, une maladie durable, la tristesse et d'autres affections de l'âme. De même, l'*extinctio* peut être manifeste ou cachée. Dans le premier cas, le corps ou une partie de celui-ci sont refroidis immédiatement ou par degré ; dans le second, le refroidissement est dû à « des poisons ennemis de la chaleur naturelle ». La classification donne volontiers dans les distinctions byzantines qui caractérisent l'ancienne médecine.

Celle-ci distingue classiquement trois types d'hydropisie. L'ascite est ainsi nommée « parce que le ventre se remplit comme une outre dans le péritoine et les intestins d'une humeur aqueuse et séreuse » (art. 11). « Une autre espèce d'hydropisie est appelée tympanite en raison du son que rend le ventre distendu par plusieurs flatuosités que produit une humeur peu étendue, quand il est frappé à la manière d'un tambour » (art. 12). L'anasarque est aussi appelée hyposarque et leucophlegmatie à cause du changement de la couleur naturelle, qui blanchit en raison de la pituite répandue dans tout le corps par le sang (art. 13).

Les symptômes généraux de l'hydropisie sont les suivants (art. 20-23). On perçoit une tumeur et un gonflement dans la partie inférieure du ventre et une douleur du côté droit ou gauche. La transpiration et l'urine diminuent. On perd l'appétit. Le teint devient très laid.

Les *Discussions* de 1573 : se méfier du chalybs

Abordons globalement la question du traitement de l'hydropisie et des maladies de la rate et du foie dans la quatrième partie des *Discussions* de 1573. Erastus utilise habituellement comme remèdes « le jus de racine d'iris à raison de 2 ou 3 onces, présenté avec du sucre ou du sirop de rose ou du vin ou du jaune d'œuf »¹⁰. Le sirop de rose, aussi appelé ou *juleb* ou *julep* ou *juleph*, désignait une « préparation pharmaceutique à base d'eau distillée, d'eau de fleur d'oranger, de sirop, de gomme arabique, etc. servant d'excipient à certaines substances médicamenteuses »¹¹. En d'autres termes, il servait à donner de la consistance au jus d'iris dont il est question en lui conférant, sans en modifier la composition, un caractère gustatif agréable.

Le traitement par le chalybs s'effectuait comme suit¹². « J'ai prescrit

de plonger dans une mesure de vin un morceau d'acier brûlant, éteint dix fois ou davantage, et de le filtrer, avant de le proposer. J'ai surtout fait ça parce que j'ai découvert que l'hydropisie provenait d'une durable obstruction du foie. Presque tous les métaux ont une force particulière de purger, par rapport aux autres médicaments dont on vient de parler ». Il ajoute à l'intention de Furnius : « Mai tu as également connaissance de ceci que l'acier et le fer dégagent efficacement les obstructions de la rate ». On consomme ce liquide au printemps avec des cerises ou des fleurs du cerisier mêlé de vinaigre, du sel et de l'huile. On peut aussi employer des fleurs de prunier, de forêt ou domestique, etc. Erastus récapitule des maladies qu'il a ainsi traitées, qui touchaient « la rate, le foie, les veines du mésentère, l'utérus ou encore d'autres organes »¹³. Il revient, après l'épilepsie, à l'ascite et à la leucophlegmatie, « qu'il a soignée plus rarement », puis il considère la cachexie, dont il a par contre rencontré bien plus de cas. Il l'a soignée à la manière de l'anasarque, c'est-à-dire avec du vin dans lequel avait macéré de la limaille de fer : traitement qui s'est avéré d'une « utilité digne de foi ».

Le chalybs interviendra encore quand il est question du *crocus Martis*. Ces mots, selon Nicolas Lémery dans sa *Pharmacopée universelle*, désignent « une préparation de la limaille de fer par laquelle on lui donne une couleur rouge approchante de celle du safran », dont le nom latin est *crocus*¹⁴. L'expression combine donc le nom de la plante avec celui dieu Mars, auquel est attachée l'idée d'arme et de fer, à travers celle de la guerre. Furnius demande : « Quelle vertu a donc en lui le *crocus Martis* pour qu'on le loue à ce point ? ». « Je voudrais », répond Erastus, « que tu apprennes comment celui-ci est préparé dans tel ouvrage ». Il est composé de quatre métaux : l'or, l'argent, l'acier et le fer. Mais c'est le chalybs ou fer qui domine, en raison de la réverbération et de la calcination par lesquelles les métaux sont réduits en poudre. Or, ces dernières produisent un tartre (*rubigo*) qui reste attaché au fond du vase. « Même des aveugles verraient bien que la préparation de ce fer ou chalybs ne peut pas être sans danger pour notre corps ». « Voilà ce qu'est vraiment ce célèbre remède : du poison »¹⁵. Quel animal prendrait goût à ingérer du métal – sauf l'autruche ?

Diète et plantes dans le traitement de l'hydropisie en 1595

Qu'ajoute le volume des *Discussions* de 1595 à celles parues un quart de siècle plus tôt ? On en retiendra d'abord la diète, qui prête à comparaison avec les recommandations visant d'autres maladies (art. 30-37)¹⁶. Le pain sera préparé avec de l'anis et du fenouil. Tout ce qui comporte un élément aqueux – on imagine facilement pourquoi – sera banni. Les viandes seront sèches,

d'une digestion facile. On évitera les légumes. Les fruits seront desséchants, et on admettra particulièrement les raisins secs. On peut boire du vin, mais blanc, léger, ancien, avec modération. On comprend aussi qu'Avicenne désapprouve l'eau comme boisson. Au chapitre de la diète, ce qui concerne l'esprit et le soin du corps n'est pas moins important. On évitera les affections de l'âme qui refroidissent et affaiblissent la chaleur, comme la crainte ou la tristesse. L'acte sexuel sera permis car il dessèche, bien que l'excès puisse affaiblir la chaleur naturelle plus qu'il n'est nécessaire et devenir nocif.

Parmi les remèdes utilisant des espèces naturelles, certains sont légers, comme l'agaric, le foin, le polypode, d'autres plus forts comme la coloquinte ou l'ellébore noire (art. 38). L'agaric, écrit Chomel dans son *Abrégé de l'histoire des plantes usuelles*, « est une sorte de champignon ou d'excroissance qui naît sur le tronc du mélèze », arbre de la famille des pins¹⁷. Il est notamment employé contre les obstructions des viscères. Le polypode est une fougère qui appartient à la catégorie des capillaires ou cheveux de Vénus¹⁸. Les herboristes lui substituent « les feuilles de scolopendre » ou « langue de cerf », qui « sont estimées propres pour les maladies du foie et de la rate », en tisane ou en poudre. Sous cette dernière forme, la scolopendre est prise « depuis un gros jusqu'à deux pour les obstructions du foie », c'est-à-dire qu'il est ingéré à partir d'environ 4 grammes, qui valent trois scrupules, chaque scrupule valant 24 grains. Les coloquintes sont des fruits « semblables à des pommes dépouillées de leur écorce » qu'on importe du Proche-Orient et dont « la pulpe est d'une amertume intolérable ». Chomel les recommande également dans « l'hydropisie, les vertiges et les obstructions de viscères »¹⁹. On voit que la tradition confirme les vertus de ces plantes en direction de la rate et du foie.

Il est un légume que l'on peut qualifier de miraculeux en ce qui concerne l'évacuation de la bile noire concentrée dans le foie : la rhubarbe – mais celle importée d'Orient, pas celle de nos jardins (art. 39). Ses bienfaits sont célébrés dans la *Rhabarologia* de Mattaeus Tilling, au XVII^e siècle. Elle combat le refroidissement du foie parce qu'elle est « chaude et sèche au second degré », apprend-on dans le fameux *Livre des simples* de Matthieu Platearius, médecin de l'école de Salerne du XII^e siècle. Là encore, les remèdes en usage dans d'autres pays sont indicatifs. Chez Da Monte, le grand maître de Padoue, et chez Cristoforo Guarinone, établi à la cour impériale de Prague, la rhubarbe est associée dans le traitement de l'hydroptisie à l'iris et au « concombre ou cornichon d'âne ». Erastus prescrit parfois tel médicament de sa composition. « Telle est notre huile distillée à partir de clous de girofle, de noix de muscade, de cannelle, etc. » (art. 42).

Un autre type de médication nous rapproche des prescriptions. Contre la « maladie de l'eau » peut aussi être utilisée la *lapis molaris*, la pierre de meule, que l'on chauffe et qui, éteinte, va projeter la vapeur en direction de la partie affectée par la maladie. À côté de ces fumigations, des onctions, des cataplasmes, des frictions utilisant des éléments consumés seront mêlés à de l'huile et appliqués à tout le corps par « d'après frictions âpres ». Mais l'usage de productions métalliques – « les paillettes de fer, le fer brûlé, la limaille de chalybs, l'antimoine, etc. » – doit être réservé à des « corps robustes », en raison de la violence de leur action (art. 47).

Erastus et Monau (1578) : pas de haro systématique sur le chalybs

Concernant le recours aux productions métalliques, Eraste dut répondre aux questions d'un jeune médecin qui ne lui ménage pas une obstination quelque peu paracelsienne. Peter Monau, né à Breslau en 1551, avait entrepris des études à Padoue de 1575 à 1578 et obtint son doctorat à Bâle. Il fut lui-même soumis aux vicissitudes politiques du temps. Sur la recommandation de Crato von Krafftheim, que l'on retrouvera, il fut appelé en 1580 à la cour de Rodolphe II, empereur du Saint-Empire romain germanique, à Prague. Mais celui-ci n'était guère tolérant envers les réformés. Monau conçut en vain le projet de fonder à Breslau une université. Il meurt en 1588.

Le 30 juillet 1578, il adresse à Erastus un courrier dans lequel il lui demande son avis sur « une question discutée par de nombreux médecins de notre temps »²⁰. Il lui semble avoir lu dans les *Discussions sur la nouvelle médecine de Paracelse* cette « hypothèse » qu'aucun métal, de quelque manière qu'il soit préparé, n'est de nature à être consommé sans danger ou utilement par le corps. Cependant, argumente-t-il, on peut faire état de l'utilité médicale de l'or, de l'argent et de certaines pierres précieuses. Il ne nie pas que le feu, appliqué à certaines matières, ne donne pas lieu à des productions âcres, nuisibles. Mais il permet par exemple d'assimiler la viande. Le cuit vaut mieux que le cru. Que penser, à cet égard, du chalybs, c'est-à-dire de l'acier, particulièrement quand il est brûlé ?

Eraste lui répond le 27 août 1578²¹. « Moi, je n'ai pas dit que tous les métaux étaient toxiques ». Ne comptent-ils pas certains que nous ne connaissons pas ? Ne faut-il pas établir entre eux une gradation, en fonction de leur nocivité ? Son « hypothèse » se tient dans une sage prudence. Métaux et matières métalliques apparentées – il les distingue - ne doivent pas être inconsidérément avalés, quelle que soit la manière dont on les prépare, particulièrement s'ils sont préparés par le feu. Monau, en adoptant une posture de logicien, objecte que, si on refuse la pharmacie métallique parce

qu'elle agit avec violence, il faudra aussi refuser toute autre purgation. Aburdité ! répond Erastus, qui qualifie également d'absurde tout ce que cela implique. Il faudrait dire que rien de ce qui est cru ou extrait directement de la terre ne peut être ingéré. Récuser les purgations métalliques, d'après Monau, implique de prohiber toute autre purgation, comme celle qui recourt à l'ellébore ou à la rhubarbe, dont on a mentionné l'efficacité. Sottises ! Une petite quantité de préparations métalliques excite davantage le corps que ne fait une plus grande quantité des purgatifs traditionnels. Dans ces conditions, est sage d'éviter les premières et de préférer les seconds.

Un point important de l'argumentation concerne les affections que vise le traitement « chalybéen », tel que le décrit Eraste et qui est semblable à celui qu'on trouve dans tous les dispensaires. Il est « fortement recommandé par beaucoup pour les obstructions des viscères, pour le squirrhe du foie ou de la rate ». Jacques Rouëssé a rappelé qu'Hippocrate distinguait deux types de tumeurs contre nature : « le *squirrhos*, encore curable, et le *carcinoma*, qui ne pouvait que s'étendre jusqu'à la mort »²². De manière analogue, Celse (v. 25 av. J.-C. - v. 50) appelait *kakoethos* « mauvais état », en français *cacoèthe* « une tumeur qui seule était susceptible de guérison », mais qui pouvait dégénérer. Le squirrhe représentait donc « la première étape du cancer ». « Si tous les squirrhes ne mènent pas obligatoirement au cancer, il paraît peu probable que les cancers puissent survenir sans passer par le stade de squirrhe ».

Monau et Dudith (1580-1582)

On peut supposer que Monau profita des informations qu'il sollicitait d'Erastus en juillet 1578. Dans une lettre du 23 mars 1580, il fait état de son savoir sur le traitement chalybéen à Andreas Dudith²³. Le Croate Andrija Dudić Orehočki, né à Buda en 1533, avait étudié à Breslau, d'où Monau était originaire²⁴. Grand voyageur, il visita l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne et l'Autriche, où il fut attaché au service de l'empereur Ferdinand I^{er}. Celui-ci le nomma successivement évêque dans deux villes des royaumes de Croatie et de Hongrie qu'il avait obtenus en héritage : Knin et Sgezed, dans l'extrême sud de la Hongrie. Député au concile de Trente, il y défend en 1562 le mariage des prêtres. La hardiesse de conceptions religieuses qui le rapprochent d'Erastus ne manquera pas de rendre Dudith suspect aux yeux des autorités catholiques du Saint Empire, même si l'empereur lui maintint sa confiance en le nommant évêque de Pécs, où avait été créée au XIV^e siècle la première université de Hongrie et où fleurissait un humanisme bienveillant aux nouveaux essais de la pensée. Dudith poussa

la cohérence de ses convictions à se convertir au protestantisme et à se marier, conformément aux vues soutenues précédemment, ce qui lui valut l'excommunication. Contraint de quitter Cracovie, Dudith revint à Breslau où il mourut en 1589.

Le courrier qu'il adresse à Dudith porte sur les débats passionnés suscités par la « nouvelle médecine » de Paracelse²⁵. Monau y évoque une préparation du chalybs qui ne diffère guère de celle généralement en usage, à partir de la limaille de fer, « telle qu'on la trouve ici dans les officines ». Il se borne à rappeler que l'électuaire de chalybs est recommandé, et très fortement, « pour les obstructions des viscères » et notamment en cas de « squirrhe du foie ou de la rate ».

L'examen de la correspondance de Monau étendrait certainement le partage de son expérience du chalybs. Il écrit le 20 octobre 1582 à Lorenz Scholz von Rosenau (1552-1599) pour l'informer de la manière dont il prépare « la limaille de fer ou chalybs », en écrasant finement celle-ci sur du porphyre avec du vinaigre et en la desséchant sept fois au soleil ou au feu²⁶. Il reviendra brièvement sur le sujet l'année suivante²⁷.

Une constellation médicale : Breslau

Une ville constituée, à des titres et à des degrés divers, un des points de ralliement de plusieurs des médecins dont il vient d'être question : Breslau. En remontant l'ordre chronologique, on rencontrera d'abord deux correspondants qui y naquirent au début des années 1550 : Monau et Scholz von Rosenau. Tous deux fréquentèrent à Padoue le plus important centre de recherche médicale en Europe. On a vu que Dudith, plus âgé d'une vingtaine d'années, avait aussi étudié à Breslau. Mais un autre médecin avait auparavant suivi, dans sa formation, le même parcours par des études commencées en Basse-Silésie : Johannes Crato von Krafftheim (1519-1585). Celui-ci faisait à certains égards figure de maître et de guide. Il participe également au débat sur le chalybs par une lettre du 5 décembre 1575 adressée au botaniste Joachim Camerer le Jeune (1534-1598). Pour les maladies des reins, Crato recommande d'utiliser, par introduction nasale, de « l'eau de fraises avec du *crocus martis* », dont la préparation est connue. Mais il dit n'en avoir pas fait l'essai²⁸.

On peut contester la qualification de « réseau » appliquée à l'enchevêtrement des correspondants qui discutèrent de la thérapie des affections des « viscères » par les métaux²⁹. Celui-ci fait partie des vastes ramifications d'échanges auxquels donnait lieu la recherche européenne. Cependant, un autre cercle géo-institutionnel rassemble nos correspondants.

La plupart ont été attachés à la cour impériale, à Vienne ou à Prague. S'y succèdent Ferdinand I^{er} (1503-1564), Maximilien II (1527-1576) et Rodolphe II (1552-1612). Les royaumes de Hongrie, de Croatie, de Pologne participent très activement au rayonnement de ces hauts-lieux du savoir.

Plus important peut-être, du point de vue de l'avancement des recherches sur le traitement des maladies de la rate et du foie, fut l'évolution des politiques religieuses. Les transformations qu'imposèrent les pouvoirs entravèrent plus d'une carrière, dans une compétition qui aboutit à ce qu'on a appelé la « confessionnalisation » de la fin du XVI^e siècle. Erastus perdit sa chaire à Heidelberg par son obstination à soutenir la tendance presbytérienne au sein du Palatinat calviniste que dominait Frédéric III. Monau maintient son appartenance réformée alors que l'empereur Rodolphe II rompt avec la tolérance de son père, Maximilien II, envers les protestants, et veut imposer le catholicisme en Hongrie. Il devra renoncer à son ambition de fonder une vie universitaire à Breslau. Quand ce ne sont pas les mutations religieuses de l'autorité qui suspendent le cours du travail médical, ce sont les changements d'ordre personnel qui réorientent celui-ci avec les dégâts qu'ils entraînent. Dudith brave la complaisance de Ferdinand I^{er} à son égard pour se marier et rallier le protestantisme, quitte à devoir se retirer à Breslau. À partir de 1580, la dépendance aux différentes confessions – catholicisme, luthéranisme, calvinisme – se marque davantage dans les territoires de l'Empire. Le champ d'une indépendance intellectuelle invoquant la tolérance, qui semblait inscrite dans la charte de l'humanisme, se réduit.

Est-ce à dire que cet esprit d'ouverture, qui animait si librement les échanges de correspondance entre les grandes universités, ne laisse pas apparaître des tendances nationales dans le cadre de la médecine qui fait l'objet de cet article ? En d'autres termes, les considérations sur les traitements métalliques et le chalybs se répondent-elles du Nord au Sud, de l'Europe centrale et des pays de langue germanique à l'Europe méditerranéenne ? Soigne-t-on ici et là de la même manière les mêmes maladies, et lesquelles de ces dernières se présentent comme prioritaires sur l'échelle de la dangerosité, de la douleur, des références ?

On a mentionné pour l'Italie – considérée sans suffisamment de distinctions régionales – des cas d'utilisation du chalybs concernant clairement des affections considérées³⁰ comme cancéreuses ou pré-cancéreuses. Ainsi, le célèbre Girolamo Mercuriale (1530-1606), qui enseigne à Padoue puis à Bologne, prescrit à une malade souffrant d'un squirrhe de la rate « du vin blanc, léger, pas astringent, dans lequel de l'acier aura brûlé, une fois qu'il est éteint ». En parallèle s'est développée une tradition de traitement par la

tutie ou le *pompholyx* – c'est-à-dire l'oxyde de zinc – qui gagne l'Espagne par les traductions de *La grande chirurgie* de Guy de Chauliac (c. 1300-1368).³¹ Galien mentionne ce traitement dans le *Glaucon* comme propre à soigner « les cancers ulcérés ». Le remède, nommé « onguent de Théodoric », sera transmis en catalan par Bernat de Casaldevol et Hieronim Mas Novell (1492) et en castillan par Juan Laurenço Carnicer (1533) et Juan Calvo (1596). Dans le domaine hispanique, les travaux de J. de Castro, M. Cerezo Magán, P. Espinosa Espinosa, J. L. Fresquet Febrer et M. N. Sánchez González de Herrero ouvrent de nombreux chemins de recherche originaux sur les sujets envisagés ici. De façon plus générale, de nouvelles terres inconnues sont à découvrir en matière de paléo-oncologie.

Remerciements : pour l'aide apportée à mes derniers travaux sur le chalybs, le pompholyx et les maladies de la rate et du foie à J. de Castro, M. Cerezo Magán, M. Collart, P. Espinosa Espinosa, J. L. Fresquet Febrer, C. D. Gunnoe et M. N. Sánchez González de Herrero.

RÉSUMÉ

Thomas Erastus, professeur de médecin à Heidelberg, entretenait une correspondance concernant le traitement de l'hydropisie et des maladies de la rate et du foie avec Peter Monau, originaire de Breslau. Celui-ci transmet des informations sur le recours au chalybs, c'est-à-dire à l'acier, au Croate Andreas Dudith, attaché à l'empereur Ferdinand I^{er} puis excommunié. D'autres personnalités, telles que Johannes Crato von Krafftheim, font partie d'une constellation médicale qui serait à explorer, en comparaison avec la manière dont les mêmes maladies étaient soignées en Italie et en Espagne à la Renaissance.

SUMMARY

Thomas Erastus, professor at Heidelberg, maintained a correspondence concerning the treatment of dropsy and the diseases of the spleen and the liver with Peter Monau, born in Breslau. The latter transmitted information on the use of chalybs, that is to say steel, to the Croat Andreas Dudith, attached to the emperor Ferdinand I and excommunicated. Other important figures belong to a medical constellation which should be explored, in comparison with the way Italians and Spaniards cured the same diseases at Renaissance.

NOTES

- 1) STOLBERG M. - *A History of Palliative Care, 1500-1970. Concepts, Practices, and Ethical Challenges*. Springer, Cham, Suisse, 2017, p. 16.
- 2) SIRAISSI N. G. - *Medieval and Early Renaissance Medicine. An Introduction to Knowledge and Practice*. The University of Chicago Press, Chicago/London, 1990, p. 125 sv.
- 3) DROIXHE D. - TREATMENT USING CHALYBS, ACCORDING TO JOHANNES HARTMANN AND EBERHARD GOCKEL: A REMEDY AGAINST DISEASES OF THE LIVER AND THE SPLEEN IN 17TH CENTURY GERMANY. *Eprint/ Working paper*. Retrieved from <https://orbi.uliege.be/2268/255436>. doi:10.17192/es2021.0001 ; DROIXHE D. - Le traitement par le chalybs chez Johannes Hartmann et Eberhard Gockel. Un remède contre les maladies du foie et de la rate en Allemagne au XVII^e siècle. *Revue d'histoire de la pharmacie*, 2021, n° 69/411, 389-396. La revue a malheureusement omis d'imprimer, dans la version française, une partie des notes faisant l'objet d'un appel de notes dans le cours du texte.
- 4) ROUËSSÉ J. - *Une histoire du cancer du sein en Occident. Enseignements et réflexions*. Springer-Verlag France, Paris, Berlin, Heidelberg, New York, 2011, p. 11-12.
- 5) GUNNOE C. D. - *Thomas Erastus and the Palatinate. A Renaissance Physician in the Second Reformation*. Brill, Leiden, 2010.
- 6) ERASTUS, T. - *Disputationum de medicina nova Philippi Paracelsi pars prima*. Apud Petrum Pernam, Bâle, s.d. ; *Pars altera*, 1572 ; *Pars tertia*, 1552 ; *Pars quarta et ultima*, 1573.
- 7) DROIXHE D. - Variations textuelles sur le squirrhe : traduire Galien en français de 1530 à 1570. *BibNum. Fondation Maison des Sciences de l'Homme*. Paris, France, 2021, <https://hdl.handle.net/2268/264720>.
- 8) ERASTUS - *Discussions*, 1573, p. 198 sv.
- 9) ERASTUS - *Discussions*, 1595, p. 12 v° sv.
- 10) ERASTUS - *Discussions*, 1573, p. 211.
- 11) CNRTL, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, Ortolang, s. v°.
- 12) ERASTUS - *Discussions*, 1573, p. 212.
- 13) ERASTUS - *Discussions*, 1573, p. 213-214.
- 14) LÉMERY N. - *Pharmacopée universelle. Quatrième édition*. Chez P. Gosse et J. Neaulme, La Haye, 1729, p. 16.
- 15) ERASTUS - *Discussions*, 1573, p. 221.
- 16) DROIXHE D. - *Alimentation et maladie. Consultations à Padoue à l'aube des temps modernes*. Académie royale de Belgique, Bruxelles, 2021 ; DROIXHE D. - Toutes ces choses bizarres que les gens prennent comme nourriture. Poisson, cancer et consultations à Padoue au début des temps modernes. *Archives Internationales d'Histoire des Sciences*, 2022, n° 72, 52-76, <https://hdl.handle.net/2268/293738>.
- 17) CHOMEL J.B. - *Abregé de l'histoire des plantes usuelles*. Chez Charles Osmont, Paris, 1712, p. 19-20.
- 18) CHOMEL - *Abregé*, p. 66, 70, 376-377.
- 19) CHOMEL - *Abregé*, p. 54-55.
- 20) SCHOLZ L. - *Epistolarum philosophicarum, medicinalium ac chymicarum à summis nostrae aetatis philosophis ac medicis exaratarum, volumen*. Apud Andreae Wecheli haeredes, Claudium Marnium et Ioan. Aubrium, Francfort, 1598, lettre 218, col. 376-379.

- 21) SCHOLZ L.- *Epistolarum*, lettre 271, col. 508-512.
- 22) ROUËSSÉ J. - *Une histoire*, p. 5.
- 23) SCHOLZ L. - *Epistolarum*, lettre 196, col. 315-320.
- 24) ALMÁSI G. - *The Uses of Humanism. Johannes Sambucus (1531-1584), Andreas Dudith (1533-1589), and the Republic of Letters in East Central Europe*. Brill, Leiden, 2009.
- 25) SCHOLZ L. - *Epistolarum*, col. 330-333.
- 26) CRATO VON KRAFFTHEIM J. - *Consiliorum, et epistolarum medicinalium liber secundus. Studio et opera Laurentii Scholzi, in lucem editus*. Typis Wecheliani, apud Claudium Martium, et heredes Ioan. Aubrii, Francfort, 1609, p. 322-336, ici p. 332.
- 27) CRATO VON KRAFFTHEIM - *Consiliorum*, p. 383.
- 28) CRATO VON KRAFFTHEIM - *Consiliorum*, p. 352-354. C'est sans doute sur le conseil de Crato que Camerer étudia la médecine à Padoue où il suivit les cours de Fallope, d'Acquapendente, de Capodivacca, de Trincavelli et d'autres. Camerarius s'y lia particulièrement avec Gian Vincenzo Pinelli, botaniste et collectionneur d'instruments scientifiques (1535-1601). Il noua également des rapports étroits avec Piero Vettori, grand éditeur de textes classiques, lequel entretenait une vaste correspondance où figure aussi le nom de Crato. Voir par ex. VETTORI P. - *Epistolarum ad Germanos missarum libri tres. Nunc primum editi ab Ioanne Caselio* [Johannes Kessel]. Excudebat Iacobus Lucius, Rostock, 1577, p. 9-19, 80-82, 94-95. Sur Vettori et Crato, voir *ibid.*, p. 69-71, 84-87, 92-97, 109-111, 117-118. Voir AGASSE J. - Kardia ou Cor ? Une polémique entre Girolamo Mercuriale et Piero Vettori à propos de la peste d'Athènes. *Medicina & storia*, 2006, n° 11, 21-44.
- 29) Communication du Prof. Dr. M. SCHMIDT, Adjoint du Directeur, Institut für Geschichte, Theorie und Ethik der Medizin, Medizinische Fakultät der RWTH Aachen, Allemagne.
- 30) DROIXHE D. - TREATMENT.
- 31) DROIXHE D. - Guy de Chauliac et la tradition française et espagnole du traitement du cancer par les métaux à la Renaissance. À paraître dans *Hist. Sc. Méd.* 2022 p. 157.